



HISTOIRE ET MÉMOIRE

des gens de mon quartier



HISTOIRE ET MÉMOIRE

des gens de mon quartier

Un collectif du Carrefour d'éducation populaire de Pointe-Saint-Charles
et des citoyens du quartier.

Idée originale et responsable du projet et de l'approche pédagogique : Hélène Deslières
Coordination des entrevues et formation des journalistes d'un jour : Nora Golic
Photographie des témoins et journalistes d'un jour, graphisme des panneaux : Anabel Burin
Animation en alphabétisation populaire : Marcella Braggio, Nicolas Delisle-L'Heureux
et Hélène Deslières

En collaboration avec toute l'équipe de travail du Carrefour !

Responsable au contenu de la maquette du livre : Dominic Croteau-Deshaies,
en collaboration avec Marcella Braggio et Hélène Deslières
Révision : Andrée Laprise (français), Jenny Rich (anglais).
Conception graphique : Camille Savoie-Payeur

Collaborateurs

Bibliothèque de Montréal – La Cité des bâtisseurs – Centre des aînés de Pointe-Saint-Charles –
Clinique communautaire de Pointe-Saint-Charles

Remerciements

Ce projet a été rendu possible grâce à la collaboration de la Société d'histoire de
Pointe-Saint-Charles, du Syndicat des Professionnelles et Professionnels Municipaux
de Montréal, de l'Arrondissement du Sud-Ouest et de la Ville de Montréal.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018

ISBN : 978-2-9817653-0-7



INTRODUCTION

Ce livre est issu du projet « Histoire et mémoire des gens de mon quartier » réalisé par le secteur alphabétisation du Carrefour d'éducation populaire de Pointe-Saint-Charles.

Le développement urbain et l'embourgeoisement du quartier Pointe-Saint-Charles ont servi de point de départ à une réflexion portant sur les rapports humains entre la population traditionnellement ouvrière, les nouveaux résidents et la population immigrante.

Nous vous présentons ici les paroles recueillies par un groupe de participants (dont certains en démarche d'alphabétisation) qui ont joué le rôle de journalistes d'un jour. Ils ont réussi à faire émerger les témoignages de personnes dont les vies sont intimement liées à la Pointe.

Vous trouverez d'abord une reproduction des panneaux témoignages installés dans le parc Saint-Gabriel*, suivie de « Écouter pour mieux voir ». Dans la seconde partie, on retrouve les témoignages de manière approfondie, plus détaillés ainsi que d'autres commentaires inédits auxquels se mêlent les réflexions des participants en démarche d'alphabétisation. Pour terminer, les mots des journalistes d'un jour qui ont bien voulu partager leur expérience avec nous**.

Voici une invitation à passer un moment de rencontre avec ceux qui font la fierté d'un quartier !

* Legs officiel du 375^e de Montréal.

** La transcription des commentaires respecte l'expression orale de chacun.



**Cette image servira à situer les réflexions,
les commentaires et les analyses collectives que les personnes
du groupe en démarche d'alphabétisation du Carrefour
d'éducation populaire de Pointe-Saint-Charles ont eus
tout au long du projet.**



« Les personnes qui apparaissent sur les photos
ont fait beaucoup d'efforts dans leur vie
et pour expliquer leur histoire. »

« Il y a beaucoup d'histoires. Ça nous aide pour
comprendre tout, c'est très intéressant. »

« Le monde qui sont pas du quartier ont la chance
de voir les personnes du quartier sur les panneaux. »

« Ça nous rappelle notre enfance. Ça fait
des échanges. C'est comme un dialogue. »



[illegible]

À LA RENCONTRE

I

Eva Bourdon



**Habite à la Pointe depuis sa naissance,
ses parents y sont nés également. Ne sait pas
pour ses grands-parents. Y a eu ses enfants.**

« J'étais caissière chez Steinberg dans Notre-Dame-de-Grâce. Ça j'ai aimé ça, mais moins quand l'électricité manquait. Quand l'électricité manquait avec les anciennes caisses, on devait peser sur les pitons pis *crinker* la poignée à chaque fois qu'on mettait 10 cennes ! On aimait bien quand l'électricité revenait ! On était pas mal contentes.

À la maison chez mes parents, je payais une pension de 25 piastres par semaine et quand l'dernier est né chez nous, mon père a donné 5 piastres de plus à ma mère pour faire les commissions, ça lui faisait 40 piastres par semaine pour faire les commissions. »

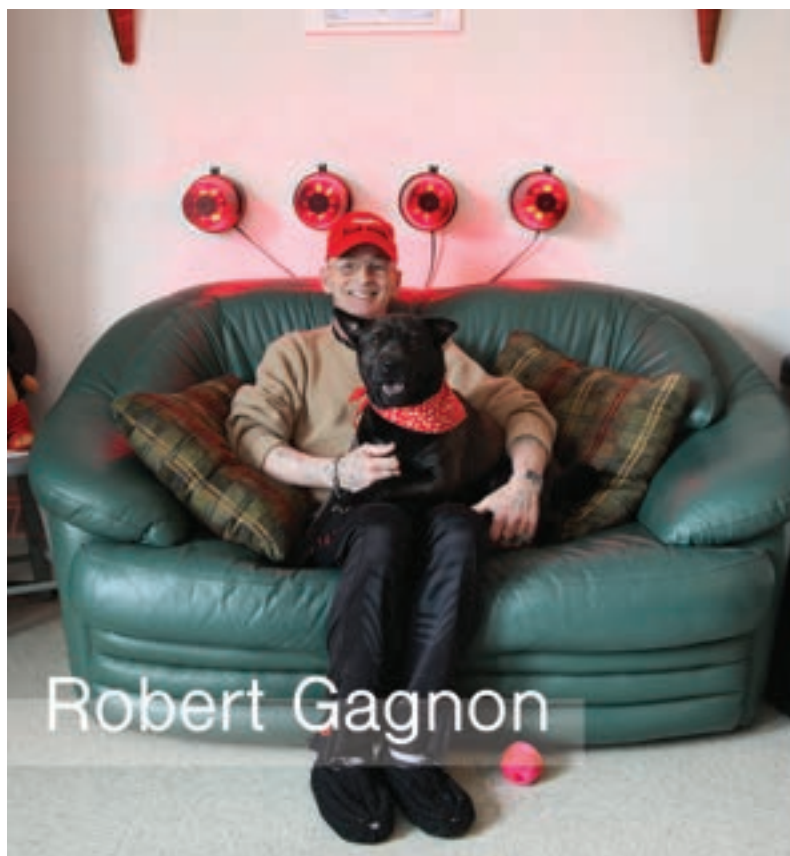
Renata Losakiewicz



**D'origine polonaise, habite
à Pointe-Saint-Charles depuis trois ans.**

« On peut aimer ou on peut haïr Pointe-Saint-Charles. J'ai commencé à m'intéresser au quartier en faisant de la photographie. Devant ma fenêtre, il y a un grand silo qui m'énervait parce que je trouvais pas ça très joli comme vue, pas très esthétique. Un jour, je suis passée à côté et j'ai vu que là-dedans, il y avait une salle de gymnase pour les gens qui font de l'escalade. Et j'ai vu les jeunes gens qui grimpent, et j'ai dit : "Mon Dieu ! C'est une bonne idée de faire ça dans un silo !" »

J'aime l'histoire de ce quartier. C'est un des plus vieux de Montréal. C'est ça qui m'attirait à Pointe-Saint-Charles. »



**Habite à Pointe-Saint-Charles
depuis 1962.**

« Quand j'ai commencé l'école à Pointe-Saint-Charles, j'avais 7 ans. J'ai vu beaucoup d'violence et j'en ai vécue aussi, énormément. Moé, je l'ai vécue dans ma famille et quand j'allais à l'école, j'me disais : "J'vois d'la violence sur la rue, chez moi, à l'école." J'étais pas capable de tolérer ça. J'ai monté avec deux, trois amis, la défense des jeunes.

J'ai protégé les jeunes pendant au moins 4-5 ans, jusqu'à ma sixième année. J'me disais que l'temps que j'va être icitte, personne va toucher aux enfants ! J'ai doublé ma cinquième, ma sixième, tellement que c'était une fierté d'protéger les gens. Au moins, s'ils viennent à l'école, ils sont protégés. Ils savent, Gagnon est là, Gagnon est là avec ses chums ! »

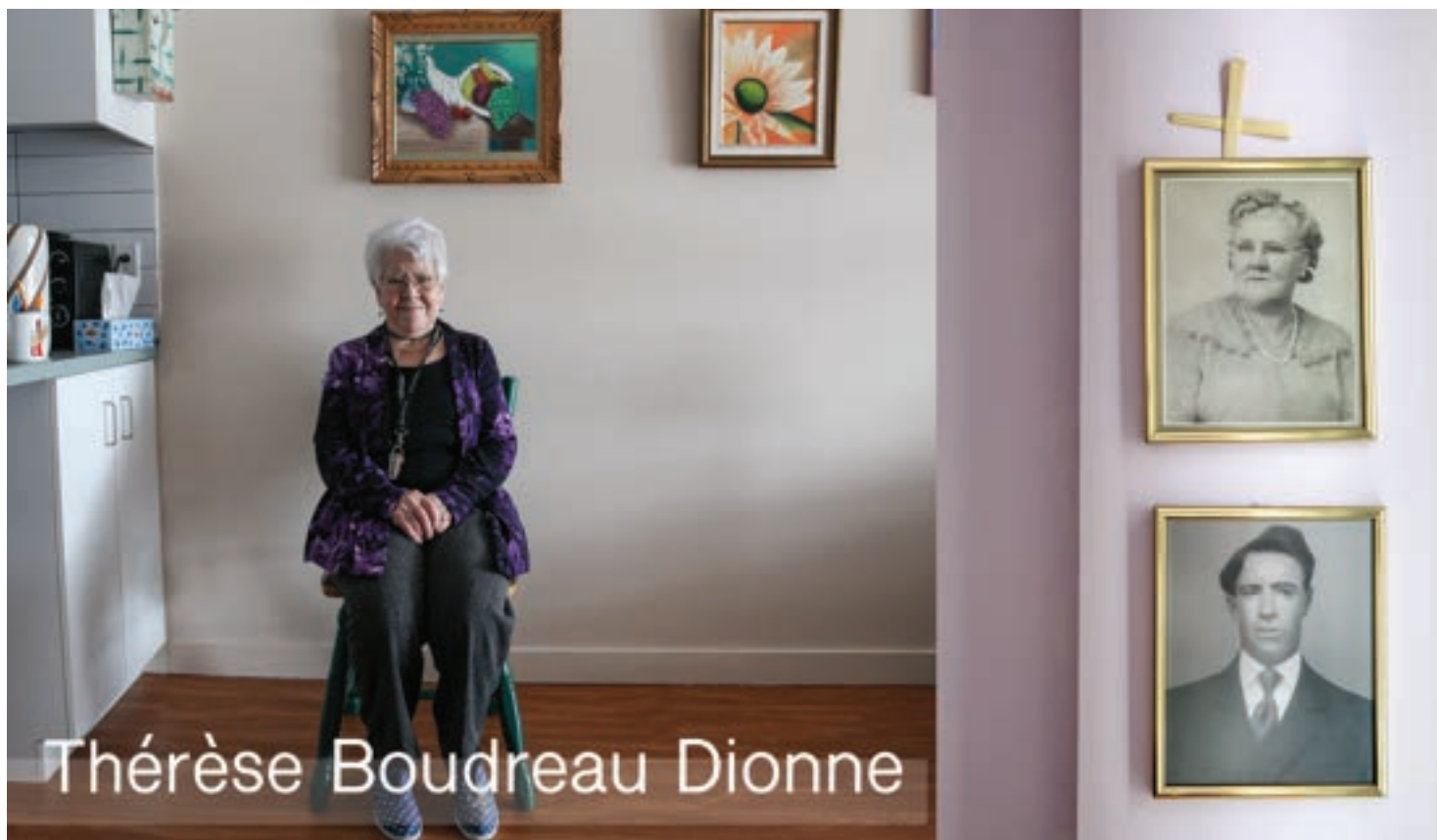


« C'est l'expérience de beaucoup d'enfants. Pointe-Saint-Charles était un quartier réputé dur, *tough*, avec beaucoup de pauvreté et de chômage. C'était un milieu de travail dur. »



**Habite à Pointe-Saint-Charles depuis sa naissance
et y a élevé ses enfants.**

« Y a eu une époque où le patin à roulettes était populaire, les années disco – dans les années 1980 tous les gens en avaient. D'ailleurs, à l'école Charles-Lemoyne, y faisaient des rétro shows à cette époque-là. Les jeunes de Charles-Lemoyne, c'était important pour eux, parce qu'y formaient des troupes. Je me souviens d'un nom de troupe, Charlem. Y'ont fait beaucoup de travail pour former des gens, pour pratiquer, pour casser probablement pas mal les oreilles de leurs parents avec d'la musique. Arrivait le rétro show, y avait le rideau à l'endroit où ça s'faisait, y avait un micro, même si ça fonctionnait pas, c'était du *lip-sync*, les gens étaient habillés comme des chanteurs et c'était vraiment splendide ! »



**Habite à la Pointe depuis sa naissance,
y a élevé ses enfants et certains de ses
petits-enfants y sont nés.**

« Ma mère était accoucheuse et elle nous racontait comment elle sauvait des enfants. Elle nous disait : "J'ai dû ondoyer l'enfant." "Qu'est-ce que ça veut dire ça, maman ?" "Je l'ai baptisé avec de l'eau. Je l'ai baptisé parce que je n'suis pas sûre s'il va survivre. Je n'veux pas qu'il aille dans les limbes."

On m'a demandé de marrainer le projet de la maison des naissances qu'on voudrait avoir à Pointe-Saint-Charles. J'ai accepté à cause de ma mère, avec toute cette fierté qu'elle avait de sauver ces enfants-là. »



« Elle était analphabète et elle sauvait des vies. »

« Ce n'est pas comme aujourd'hui, les accouchements étaient dans les logements. »

« Il fallait baptiser avant la mort. »

« Les femmes aujourd'hui ont plus de contrôle sur leur corps. »

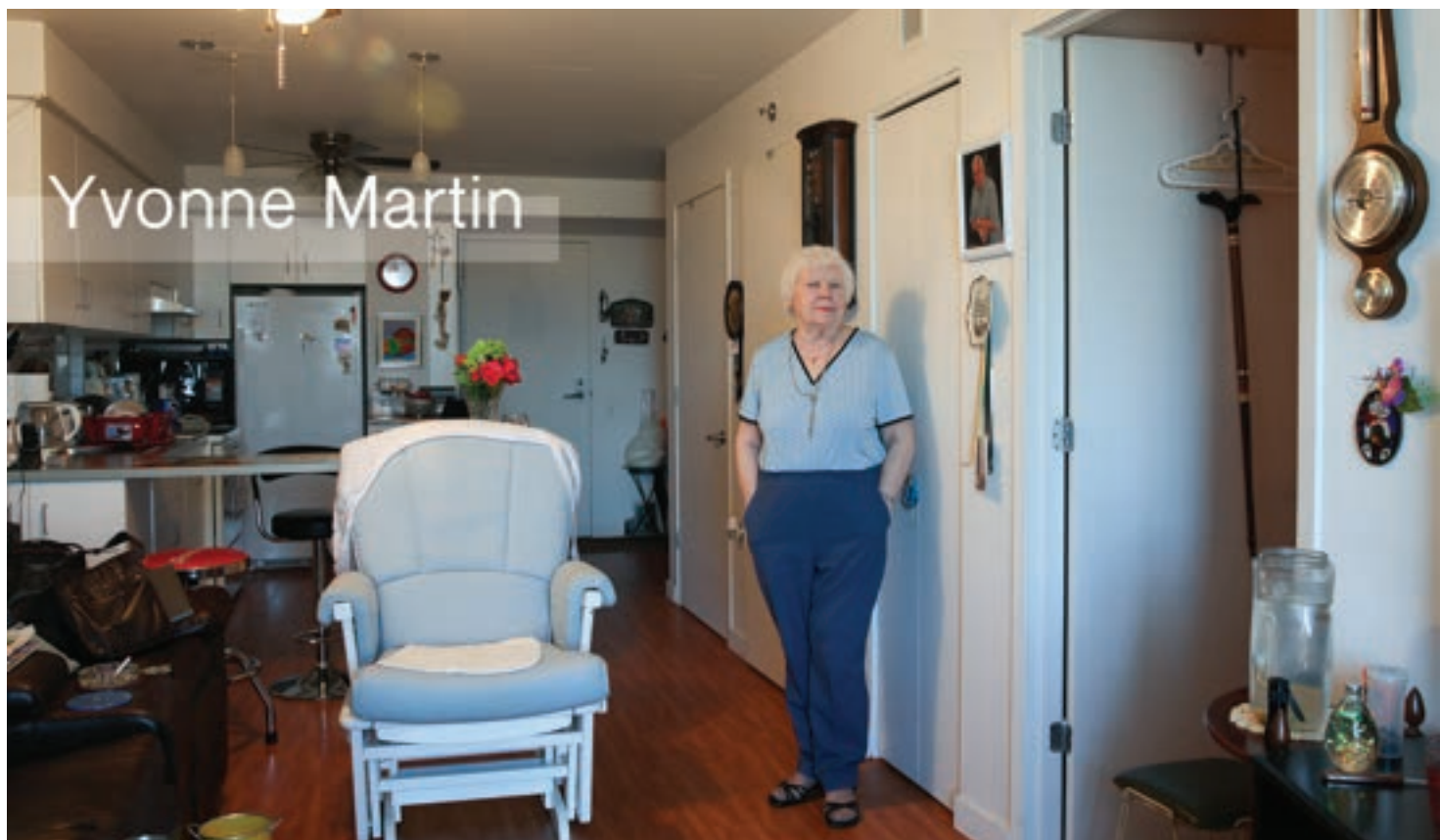


Tony D'Anessa

In the 1950's, Tony moved to New York and eventually ended up working in the tattoo business. He later moved to Montreal and, in 1976, while living in the Point, he opened the PSC Tattoo shop on Centre Street.

"I was born in Ohio. I moved to New York, that's where I started learning to tattoo. When they closed the tattoo shops in New York – the city banned them in 1961 – my wife who was from Montreal told me she wanted to move back home.

When we moved here, there was only one other tattoo shop on St-Lawrence. But the Chinese owner wanted the space back, so they closed it up. So from 1976, I was the only shop, but it took a while for me to get known. A lot of people didn't know where Point St. Charles was, and the ones that did know were scared to come down here ! Tattoos were just not very common in those days – but eventually, word got around. That's how I built up tattooing here."



Habite à Pointe-Saint-Charles depuis 62 ans.

« Une sœur de la Maison Saint-Gabriel m’a dit : “On veut faire un défilé dans les rues de la Pointe. Ça va être Marguerite Bourgeoys assise dans un char et va y avoir un autre char avec la Sainte Vierge. On voudrait que tu fasses la Sainte Vierge.” Dans l’temps, j’avais de longs cheveux blonds. Pis ils m’ont fait un costume, une belle robe bleue avec un voile blanc.

Le jour du défilé, quand y ont poigné la rue Centre et tourné à Condé là, le chariot fallait qui tourne carré, y a cogné assez raide le coin pour tourner, parce que le chariot était haut, pis on était toutes assises sur des bûches là, en tournant, moi j’pars en arrière et paf ! Sur l’dos ! Y a une gang de gars là, pis y’en a un qui dit aux autres : “Hé, la Sainte Vierge sur l’cul !” Là, moé j’étais sur l’dos, pis j’ai entendu crier ça ! Je riais ! »



**A travaillé au Carrefour d'éducation populaire
de Pointe-Saint-Charles pendant 35 ans.**

« Je pense que le travail du Carrefour a eu une influence importante. C'est que le cheminement qu'on a fait faire aux personnes qui avaient une déficience intellectuelle en les amenant à réfléchir, à prendre la parole, ça été important. C'est-à-dire que nous autres au Carrefour, on voyait bien les résultats de ça, on les voyait les cheminements des gens, les participants et les citoyens aussi, ben oui mon Dieu. Y a eu des progrès au niveau de l'autonomie. Écoutez, y a des gens qui ont tellement avancé et réfléchi, y en a qui se sont mariés là-dedans, des vrais cheminements de gens qui, tranquillement, se prenaient en main.

J'ai écrit le livre *Des gens comme tout le monde* qui racontait notre expérience. On a vendu les 400 exemplaires en une semaine. Notre expérience donnait de l'espoir. »



Lucie Lalonde Giroux

**Habite à Pointe-Saint-Charles
depuis 56 ans.**

« C'était à Charles-Lemoyne que j'ai commencé les comités d'école. On faisait le journal pour les parents de l'école. C'est après que je suis arrivée à Jeanne-Leber, c'est là que le directeur m'a mise en charge des dîners. Avec mes deux compagnes du service de dîner, on a fait goûter des légumes et des fruits aux enfants. On faisait ça bénévolement. On en avait pour les enfants qui étaient inscrits au dîner, mais on invitait aussi les enfants qui ne venaient pas dîner à l'école pour manger les restants et goûter les légumes. Parce qu'y en avait des parents qui achetaient pas de légumes, c'était trop dispendieux. Pendant ces 25 ans, j'aimais c'que j'faisais, je plongeais tout l'temps, mais je cherchais des choses pour arriver à concrétiser c'que j'aimais. »



**Habite à Pointe-Saint-Charles
depuis 34 ans.**

« J'ai été élu en novembre 1986. On m'a demandé si j'étais intéressé à être candidat. Je voulais tenter l'expérience, surtout parce que cette année-là, les organismes communautaires du quartier avaient produit un plan de développement d'urbanisme populaire basé sur des consultations locales. On a réussi plein d'choses : obtenir des terrains pour construire des coopératives d'habitation, améliorer le service d'autobus 57, tout ça en mettant sur pied un comité de citoyens et citoyennes.

Quand j'ai quitté l'parti, je me suis fait élire en deux occasions comme conseiller indépendant du quartier Pointe-Saint-Charles. La concentration de mon travail étant plus de militant/politique sur des problèmes du quartier. Mais j'essayais aussi de favoriser la prise en charge collective des gens sur les problèmes que les gens soulevaient. Ça été mon travail pendant à peu près 15 ans. »



**Né à Pointe-Saint-Charles,
y a vécu jusqu'à l'âge de 15 ans.**

« Dans c'temps-là, c'tait très fréquent, y avait beaucoup de personnes qui buvaient d'la boisson. Nous autres c'tait pire, parce qu'on avait le salon d'barbier en avant, pis on restait en arrière. Ça retentissait avec d'la bière ou un 40 onces, ça disait : "Hey Dona ! Envoie une p'tite shot !" Y avait la moitié des clients qui allaient en arrière, y connaissaient ma mère : "V'là Marie !" Y jouaient au crible, aux cartes, des journées de temps, pis l'père restait en avant, y faisait les cheveux pis ma mère donnait des massages. A travaillait jusqu'à onze heures minuit le soir avec mon père, y avait pu de fin, ça travaillait sept jours semaine, ça commençait à sept heures, huit heures et ça terminait à minuit, une heure l'soir ! »



**Habite à la Pointe depuis sa naissance,
ses parents y sont nés ainsi que ses
arrière-grands-parents, n'a pas eu d'enfants,
mais plusieurs neveux et nièces y sont nés.**

« Dans l'temps quand mon père est tombé malade, c'était très difficile, pis des fois y voulait pas aller s'faire soigner. Fallait que tu ailles à l'hôpital, on lui donnait des traitements, après quand y revenait, y était bien. Il fallait cacher la maladie mentale. Si quelqu'un venait, il fallait dire que mon père était parti pour quelques jours.

Le contact avec mon père dépressif c'était difficile. Y a eu des bons moments pis y a eu des mauvais moments. J'garde les meilleurs souvenirs pis j'sors les mauvais. Mais on peut vivre avec ça, la dépression tu peux l'avoir et tu peux ben vivre avec ça. »



**Née à Pointe-Saint-Charles,
y a vécu jusqu'à l'âge de 20 ans.**

« La préparation au mariage, ça se fait avant l'mariage. Pis là, y a un prêtre, pis y en a qui posent des questions, pis là, le prêtre te répond. Des jeunes qui parlaient : "Comment qu'on fait ça le 69 ?" On connaissait pas ça dans c'temps-là. Le prêtre répondait pas tout l'temps. C'tait tellement catholique, qui fallait pas parler d'sexe. C'tait ça, la préparation au mariage.

Pis, quand j'ai eu mon premier bébé, j'ai demandé à ma mère, par où ça sortirait. Ma mère m'a dit : "Par où ça rentré. Ça va sortir par là !" Moi, j'avais reçu le cours de préparation au mariage. C'était de même. »



Olga Narepecka

Olga was born in the Point in 1931, raising her son there until 1961. To this day she maintains close ties with her childhood friends from the neighbourhood.

"I think my mother left basically because conditions in the Ukraine were so poor. My father arrived earlier, and my mother travelled here in 1930 with four children. In 1931 my twin sister Merrit and I were born. Difficult times lay ahead.

No one was overly joyed, especially in our home. My older sister Stefania took care of us two babies, she was nine years old. The others went to work. My two brothers had different types of jobs, and my mother took my twelve-year-old sister to the factory.

One fortunate part in our lives was the Ukrainian community hall on St. Charles Street. It had a large lending library, perfect for my mother who was an avid reader. She'd go there to get her books, and we went along for our Ukrainian lessons. It was the centre of everyone's life."

Jean-Guy Périard



Est né à Pointe-Saint-Charles et y a passé son enfance et son adolescence jusqu'à l'âge de 15 ans. A quitté Pointe-Saint-Charles la journée où Maurice Duplessis est mort à Schefferville, le 7 septembre 1959.

« À tous les ans, au mois de mai, y avait évidemment la fête de la Reine. Entre autres, sur la rue Châteauguay, y faisaient un gros tas de cochonneries, y mettaient l'feu pis là y s'amusaient, même à partir du deuxième étage, des édifices qui étaient tout près, à lancer des choses à l'intérieur du feu.

Nous, pendant c'temps-là, on avait évidemment nos chaises sur le trottoir, on regardait le feu en plein milieu de la rue, toute la soirée. Les pompiers pouvaient venir sept, huit fois. Y venaient, y arrosaient, y repartaient, le feu reprenait, les pompiers revenaient. Évidemment, les pompiers étaient bombardés par les pétards, des choses comme ça. Y'ont fait ça, écoute, pendant des années, à multiples reprises... C'était la soirée libre, c'était la soirée Pointe-Saint-Charles ! »



Alina Adach

**Née en Pologne et habite
à Pointe-Saint-Charles depuis 1999.**

« Quand j'ai arrivée ici à Pointe-Saint-Charles vraiment, je savais pas qu'on avait une église polonaise. Au début, j'étais allée très loin à l'église St. Michael et finalement ma voisine qui était polonaise m'a dit : "Tu savais pas, on a une église polonaise ici ?" J'ai dit "Non." Et elle me montra l'église polonaise et finalement on a commencé à entrer à l'église polonaise. Par contre, j'ai toujours gardé contact avec l'église anglaise et, de temps en temps, je m'en vais à l'église française. C'est ma façon que je rencontre les gens. »



**Né en Argentine et habite
à Pointe-Saint-Charles depuis 1986.**

LE CASINO

« Bon, c'est vraiment la solidarité de tout le monde, vous savez. Tout a commencé avec des signatures, après des grandes manifestations... Tout l'monde était contre le casino ! Implanter un casino dans un quartier pauvre, c'est comme amener la pègre dans le quartier. C'est logique ça ? Ça n'avait pas d'allure, on pouvait pas permettre quelque chose comme ça ! »

LE BÂTIMENT 7

« J'ai connu les ateliers (du CN) de Pointe-Saint-Charles. Le Bâtiment 7 faisait partie de tous les bâtiments où se faisaient la maintenance et la construction des locomotives. Il y avait beaucoup de monde qui travaillait là-bas, y a dû y avoir à un moment donné 5 000 personnes ou plus qui travaillaient dans l'atelier. Donc, on a perdu beaucoup quand ils ont détruit ça. »

Claudette Desgroseilliers



**Habite à la Pointe depuis sa naissance,
ses parents y sont nés, elle y a eu ses enfants
qui, à leur tour, y ont eu les leurs.**

« Dans l'temps, ils mettaient une musique et là, on dansait. La mariée dansait et les personnes pouvaient mettre de l'argent : une piasse, deux piasses, des fois cinq, dix. Celui qui voulait danser avec pognait une petite épingle droite et épinglait l'argent après la robe de la mariée. Moi, j'avais 125 invités et j'avais fait au-dessus de 200 piasses. Ça faisait un beau cadeau à l'époque, c'était beaucoup d'argent ! »



**Habite à Pointe-Saint-Charles
depuis 1994.**

« Habituellement les gens restent dans la même catégorie sociale où ils sont nés, ont travaillé ou vécu. La plupart des gens fréquentent des personnes et des endroits qui correspondent à leur revenu budgétaire. Moi, je me promène dans tous les milieux et je reste la même personne partout. Ma vie à Pointe-Saint-Charles a certainement demandé beaucoup de flexibilité, au niveau de mon identité sociale et de mon insertion sociale. J'ai décidé que les gens que je fréquente, je ne les choisis pas en fonction de leur revenu, je les choisis en fonction de leur cœur et ici à Pointe-Saint-Charles, il y a beaucoup de gens de bon cœur. »



Phyllis Ryan

Phyllis is 84 years old, born in the Point, as was her mother before her. She raised her family in the neighbourhood. In the 1970's, she participated in the fight for welfare rights (UIC), for better education standards, and against the gas company and the proposed water tax. She also lobbied for a 20-mile-an-hour restriction in her community.

“During the Second World War, we just had our blackouts, and the wardens used to be around. And over in Verdun they used to have the DIL place – Defence Industries Limited – where they used to test the ammunition, you could hear them. My grandmother and my aunt used to knit socks and scarves and make care parcels of cigarettes to send overseas. The tanks used to pass by on the train here in the Point.

I don’t think people were afraid in those times. I never felt it in our home, so I don’t know, really. We’d just hear the radio and you didn’t see anything, but maybe if you went to the movies then you got the newsreel, but other than that you didn’t really know.”



Francine Gagnière



Née à Pointe-Saint-Charles, sa mère et ses enfants y sont nés également.

« Mon père amenait du travail à la maison. Le soir, on défaisait la table après l'souper, ma mère la lavait à fond et là mon père sortait sur la table une grosse montagne de poudre. Et à côté, y avait des capsules. Et tout l'monde se mettait autour d'la table et on encapsulait la poudre qu'y avait là, et c'était des médicaments !

Aujourd'hui, quand j'pense à ça, j'peux pas m'imaginer qu'on a fait ça. On était des enfants, mais on aimait ça faire ça ! On prenait les deux p'tits affaires d'la capsule, on remplissait un p'tit côté ben ben pis là on mettait l'autre, pis là on brassait, c'était fait. Et on faisait ça en extra, le soir chez nous. Qu'est-ce qu'y avait dans la poudre ? Je ne pourrais même pas vous le dire ! Écoutez, j'peux pas m'imaginer avoir passé de c'temps-là à aujourd'hui. »



**Habite à Pointe-Saint-Charles
depuis environ 15 ans.**

« J’suis arrivée à Pointe-Saint-Charles. J’avais un logement de Pat Toppeta d’IGA, qui possède avec son frère beaucoup, beaucoup, beaucoup de bâtisses. Il y avait tellement de va-et-vient de gens qui se rendaient à son bureau. On aurait cru que c’était l’maire d’la place !

J’ai vraiment aimé ça vivre à Pointe-Saint-Charles. Le canal – c’était beau – on voyait l’oratoire Saint-Joseph, les parcs sont merveilleux. Pis le monde est calme, ça traversait les rues, ça avait pas peur, ça regardait même pas s’il y avait une auto ! Pis les gens se parlaient, tout l’monde connaissait tout l’monde, c’était comme... t’étais pas à Montréal, c’était comme dans un p’tit village. »



Jean-Claude Fleury

**Habite à la Pointe depuis sa naissance,
ses parents sont nés dans la Petite-Bourgogne,
anciennement les îlots Saint-Martin.**

« J'ai été embauché à la Boucherie Pierre au coin de Madeleine et Wellington, mais j'étais figé devant les gens. Avec le temps, j'ai appris à les servir, à être gentil et recevoir la même gentillesse. J'ai aimé la clientèle, c'était les gens de mon quartier, qui me ressemblaient. Peu importe si l'on était Italien, Polonais, Irlandais, Anglais, on était tous pareils. On savait se dire les choses. C'est un côté vraiment privilégié que j'ai eu. Les voir à tous les matins ou à chaque après-midi, les servir, c'était un plaisir. »





**ÉCOUTER POUR
MIEUX VOIR**

II

DES QUESTIONS POUR SE CONNAÎTRE

- Est-ce que tu veux nous parler de tes souvenirs d'enfance ?
- C'était quoi l'émission la plus populaire à l'époque ?
- À propos de votre maison, comment vous viviez ?
- Qu'est-ce que tu prenais pour déjeuner ?
- J'avais une question sur la cour, est-ce qu'il y avait de la verdure ?
- Où votre père cultivait ?
- Est-ce qu'ils ont fait des pistes cyclables ici ?
- À quoi ça servait la coopérative avant ?

- Qu'est-ce qui vous a amené ici ?
- Mais pourquoi vous avez pas demandé à avoir un centre d'achat à La Pointe ?
- C'est quoi la différence entre une tarte à farlouché et une tarte aux raisins ?
- Il y avait une vedette de lutte à Saint-Henri de toute façon, je pense... ?
- Comment les femmes se débrouillaient dans ce temps-là ?
- Comment étaient les sorties avec vos sœurs, avec vos amies ? Quelles sortes de sorties faisiez-vous ?
- Tu es un gars du coin ! Alors je vais te poser des questions sur ton implication dans la communauté !

- Comment dans l'adolescence les jeunes occupaient leur temps ?
- How did the Ukrainian community centre impact the rest of Point St. Charles, was there a strong Ukrainian presence ? Was there a lot of interaction with other cultural groups such as the Irish ?
- Comment ça se passait au travail et à combien était votre salaire ?
- Ton père était bilingue ?



HABITER

Logement

« L'architecture que vous voyez, c'est justement de l'époque des Irlandais qui ont bâti tout ce quartier-là. »

– Carlos Ochoa

« Je cherchais un logement et puis finalement une de mes amies me dit : "Écoute, je connais quelqu'un qui habite dans une coopérative, puis, je vais contacter cette madame avec toi, puis, tu vas voir... s'il y a un logement à Pointe-Saint-Charles, tu vas aimer." Alors, j'ai entré, je parlais avec cette madame et finalement j'étais acceptée dans une coopérative. »

– Alina Adach

« Moi, je suis née sur la rue Centre. On était cinq à vivre dans un 4 ½ et ma grand-mère restait chez nous. Mon frère couchait dans le salon, moi je couchais dans une petite chambre et mes parents devaient avoir une chambre et ma grand-mère aussi. C'était un loyer où dans la cour y'avait 40 logements. C'était immense, on était entouré de plein de monde ! »

– Francine Gagnière



« Mes parents ont acheté une maison à la Pointe pour vingt mille dans les années 1980. »

« Mon père a bâti sa maison et celle de ma grand-mère. »

« Les logements étaient pas chers dans les années 1990. »

« J'ai resté dans les blocs 24 ans et c'était toutes des Irlandais, mais on parlait pas assez anglais dans le temps. Aujourd'hui, j'avais me débrouiller. Quand tu restes à la Pointe pendant 62 ans tu l'apprends l'anglais. »

– Yvonne Martin

« J'ai dit voyons donc, on va laisser faire ces préjugés-là, pis on va voir si je trouverais pas quelque chose à mon goût. Pis finalement, j'ai trouvé un logement qui m'convenait. Ce qui fait que j'suis arrivée à Pointe-Saint-Charles. »

– Ginette Houle

« La mémoire que j'en ai c'est évidemment avec les yeux d'un enfant qui a trois pieds, qui a un mètre. Me semblait qu'on avait une très grande cuisine. Me semble aussi que les planchers étaient irréguliers. »

– Jean-Guy Périard

« Les planchers étaient tellement croches ! Ça n'avait pas d'allure, des planchers croches comme ça ! C'était tellement vieux, qu'ils ont même pas pu rénover quand ils ont voulu ! Ils ont été obligés de jeter la maison à terre et ils l'ont reconstruite au complet ! »

– **Francine Gagnière**



L'hiver

« Chez nous, on peut dire qu'à ce moment-là, les loyers étaient très, très vieux et très froids. Y'avait qu'un système de chauffage, c'était dans la cuisine. On avait un poêle qui servait à faire la cuisine et à chauffer l'appartement au complet. Mais l'hiver, c'était tellement froid que la glace prenait après les couvertures et les taies d'oreiller. Alors, après le souper, ma mère défaisait la table et on mettait les couvertes, la tête d'oreiller de mon frère sur la table de la cuisine pour les réchauffer parce que c'était le seul point de chauffage qui avait. C'était comme ça ! »

– Francine Gagnière

« Parfois, l'hiver on pouvait pas trop chauffer parce qu'on n'avait pas l'argent pour chauffer. Mais, c'était la guerre et la plupart de nos hommes étaient à la guerre. Ils sont revenus avec leurs habits militaires et à l'époque c'était des gros manteaux faits en flanelle. Ça nous servait de couverture pour s'abriter la nuit. C'était une chose qui m'a marqué. Une chance qu'on n'était pas trop grands. On pouvait faire une bonne couverture avec. C'était chaud. C'était quand même confortable. Plus tard, quand on s'est améliorés un peu, on a eu meilleur. Mais on a vécu longtemps avec les manteaux de soldat pour s'abriter. »

– Jean-Claude Fleury

« C'était un poêle au charbon pis au bois. L'hiver c'était moi qui avais la job d'aller chercher le charbon. On avait une *shed*, un hangar. Pis mon père achetait 10, 15 poches de charbon. On avait un carré. On appelait ça le carré à charbon. Il jetait le charbon là-dedans. Pis moi, j'avais une petite pelle avec une chaudière. L'hiver, c'est moi qui avais la job après le souper. J'allais dans la p'tite *shed* chercher une chaudière de charbon pour la nuit. J'entrais la chaudière de charbon. Je mettais ça à côté du poêle pis ça devenait rouge ! Tous les ronds étaient rouges, rouges ! Ça passait la nuit comme ça. Pis, le matin, la même chose encore ! Là, ça dépendait de la journée. Je pense que ma mère mettait du bois dans journée. J'suis pas sûr... Mais, la grosse partie de l'hiver c'était du charbon. C'est juste ça qu'on avait. On n'avait pas d'huile. Y'avait pas de fournaise à l'huile. Y'en avait peut-être, mais nous autres on n'en avait pas. Donc, c'était l'charbon... On avait un gros poêle et tout ce qu'on mangeait cuisait là-dessus. Il faisait chaud !

La neige sur les trottoirs, dans c'temps-là, ça s'enlevait avec un cheval. L'homme qui guidait le cheval, y tirait la voiture pis y nettoyait les trottoirs en même temps ! Il passait avec son cheval qui était attelé avec une petite charrue carrée en arrière de 4 pieds par 4 pieds avec une lame en avant. Il remplissait ça de sable. Il mettait sa pelle en dessous de son bras, pis là y garrochait du sable sur le trottoir. Le cheval avançait tranquillement pis en même temps y'enlevait d'la neige un p'tit peu sur le trottoir. Pas beaucoup mais qu'est-ce qui enlevait, il l'enlevait. Et en dessous, ben souvent, c'était d'la glace.

Alors, le monsieur mettait du sable. Pas quand y'avait des grosses, grosses tempêtes... Y'attendait un p'tit peu que la neige descende un peu.

Je me rappelle même la première souffleuse ! C'était tout un événement sur la rue Centre... c'était spécial, on n'avait jamais vu ça ! Pour nous autres, la souffleuse c'était une merveille ! Je m'en rappelle, y'avait des bancs de neige de dix, douze, quatorze pieds d'haut ! Pis les enfants faisaient des p'tits forts là-dans. Je me rappelle la première souffleuse, y'avait beaucoup de gardes qui passaient dans les bancs d'neige avant pour voir si y'avait pas d'enfants parce que la souffleuse s'en venait. Ils déblayaient un peu plus vite sur la rue Centre à cause des tramways. Les tramways, eux autres, avaient leur pelle en avant pis y nettoyaient en même temps, y déblayaient les rails du train. On appelait ça un p'tit char-centre ! C'était un tramway, mais on appelait ça un p'tit char-centre. »

– Michel Chénier

"I recall we had an icebox. The ice truck came and you bought your block of ice from the iceman. If your ice ran down you went to the icehouse over on Reading Street. There were two ice houses there, so you took your coaster (sled) to bring it home. There was also a man that used to come around with a cart to bring us ice in the afternoon."

– Phyllis Ryan



Intersection de la rue Wellington et Bridge en 1937.
Archives Ville de Montréal.

La nourriture

« C'est après que je suis arrivée à Jeanne-Leber, c'est là que le directeur m'a mise en charge des dîners, même si j'avais jamais fait ça. Le directeur m'a poussée un peu, il voulait absolument que ça soit moi. On était payés à ce moment-là. J'aimais c'que j'faisais. On préparait la salle, on recevait les enfants, on prenait les présences parce que ça coûtait 50 cennes, on ramassait les sous. Avec mes deux compagnes du service de dîner, pendant deux ans on a fait goûter des légumes et des fruits aux enfants. La Commission scolaire nous avait fourni un montant, on achetait les légumes et on les préparait. On faisait ça bénévolement. On en avait pour les enfants qui étaient au dîner, mais on invitait aussi les enfants qui ne venaient pas dîner pour manger les restants et goûter les légumes. Y en avait des parents qui achetaient pas de légumes, c'était assez dispendieux. On les faisait goûter à des légumes qu'ils connaissaient pour commencer. Après on leur a inséré toutes sortes de légumes qu'y connaissaient pas. Pendant ces 25 ans, j'aimais c'que j'faisais, je plongeais, tout l'temps mais je cherchais des choses pour arriver à concrétiser c'que j'aimais. »

– Lucie Lalonde Giroux

« Moi, ma mère faisait de la tarte à farlouche. Pis ma grand-mère aussi faisait de la tarte à farlouche. La farlouche là... c'est deux pâtes à tarte, c'est de la cassonade, de la mélasse, pis des raisins. Pis y'épaississaient ça un p'tit peu avec du *corn starch*, de la fécule de maïs. Y mettaient ça dans le fourneau... pis c'était bon ! C'était

merveilleux ! Avec le temps, ça a changé. Y'en a beaucoup aujourd'hui qui font ça avec du sirop d'érable. C'est sûr ça a pas le même goût. La Binerie sur Mont-Royal, la madame elle fait l'originale ! Quand ma mère en faisait c'était très, très bon ! C'était très sucré par exemple ! Aujourd'hui, je pourrais pas me permettre ça avec mon diabète ! Mais la vraie farlouche, ça se faisait de même. »

– **Michel Chénier**

« Dans les grands livres, c'est marqué comme ça, que ma grand-mère a vécu sur la mission d'Oka. Alors, est-ce que ma grand-mère était une Indienne de ce coin-là ? Je le sais pas... Mais je sais une chose, qu'il y avait sûrement des points rattachés à ça parce que ma mère nous soignait avec des herbages. Quand on avait la grippe l'hiver, elle ramassait une sorte d'herbage, elle faisait bouillir ça et elle nous faisait boire ça. Elle faisait des infusions avec ça. Quand j'ai découvert ça, j'ai dit : "Maintenant, je comprends pourquoi elle nous soignait comme ça !" Puis elle savait comment faire un sirop. Elle disait : "Tu vas aller à la pharmacie..." Puis elle nous écrivait ça sur un morceau de papier. Elle fabriquait son sirop elle-même, pour nous soigner. Alors, j'ai toujours pensé que c'était dans ses gènes, que sa mère probablement lui avait montré ces choses-là pour qu'elle nous soigne avec ça.

Je ne sais pas si vous avez connu ça, les fameuses histoires de mouche de moutarde... C'était comme des emplâtres. C'est-à-dire qu'elle prenait de la moutarde en poudre et elle délayait un peu d'eau dans ça. Et là, elle remplissait un grand coton, elle nappait le coton de ça, elle pliait ça et elle nous mettait ça dans le dos et à l'avant. Quinze

minutes à l'avant, quinze minutes à l'arrière. Ça, c'était pour ne pas que nos poumons s'engagent si on avait des gros rhumes. C'était pour dégager les gros rhumes, enlever la fièvre, toutes ces choses-là. C'était avec ces choses-là qu'elle nous soignait. Alors, souvent on s'est posé des questions si vraiment on n'avait pas un petit peu des origines indiennes. On s'est posé la question, mais on l'a jamais su. »

– Thérèse Boudreau Dionne

« God Charle c'est un magasin de bonbons ! Ils vendaient toutes sortes de cochonneries. Lui il était au coin de Saint-Charles puis Charlevoix, juste sur l'coin de la rue. J'me rappelle, moi quand j'allais à l'école Saint-Charles, on avait un p'tit 5 sous dans notre poche, des fois un, deux ou trois sous. On entrait chez God Charle et on demandait deux boules de coco pour une cenne ou des petits chips à un sou. Les Maple Leaf ! Je m'en rappellerai toujours. Tu arrivais dans la classe. Tu ouvrais le couvert de ton pupitre pour te cacher, il y avait une chaîne qui tenait la petite porte. On ouvrait ça, pis on prenait notre p'tit sac de chips et là on commençait à manger ça d'un coup, et hop ! Tu pouvais pogner un œillet dans le sac ! Ça arrivait pas souvent, mais ça arrivait. Ces p'tits sacs étaient attachés avec un œillet, parce que ça marchait sur une machine à œillets. Ça l'air que ces chips-là, c'était des chips qu'y ramassaient chez Maple Leaf au balai. Y mettaient ça dans des p'tits sacs, y ramassaient ça pis y vendaient ça à un sou. On allait au God Charle pour ça... »

– Michel Chénier



Des enfants jouent dans le jardin d'une
maison de la ferme Saint-Gabriel du quartier
Pointe-Saint-Charles à Montréal.

Poirier, Conrad. 8 octobre 1946. Fonds Conrad Poirier.

Les gens du quartier

« Les gens se parlaient ensemble, tout l'monde connaissait tout l'monde, c'tait comme... t'étais pas à Montréal, c'était comme un p'tit village. »

– **Ginette Houle**

« Il y avait la mixité culturelle et de l'immigration pas mal variée. Il y avait des Vietnamiens, des Latino-Américains, quelques Italiens, quelques Grecs. Il y avait du monde. »

– **Carlos Ochoa**



« Il faut fréquenter les gens pour les connaître. »

"I think my mother left basically because conditions in the Ukraine were so poor. My grandparents had a parcel of land and when they died, the land and assets were separated amongst their six surviving children. When my mother received her money, she chose to go to Canada where she believed there would be a better life for her. My

father had come earlier, and my mother travelled in 1930 with four children, ranging in age from 8 to 12. Then in 1931 my twin sister Merritt and I were born and then our father left us. This was the beginning and difficult times lay ahead.”

– **Olga Narepecka**

« Il n’y a pas la même pauvreté qu’avant. Ce n’est pas riche, mais ce n’est pas la même pauvreté qu’avant. »

– **Carlos Ochoa**

« On disait que les artistes qui auraient aimé travailler à Radio-Canada, mais qui n’avaient pas de contrat et qui n’avaient pas les moyens d’aller au Plateau parce que c’était trop cher, venaient demeurer à Pointe-Saint-Charles. Alors j’m disais : “moi c’est le genre de vie que je voulais vivre”, mais je ne savais pas à ce moment-là qu’on appelait ça une vie communautaire. Je l’ai appris y’a une couple d’années. »

– **Esther Girard**



« Elle s’est rendu compte du communautaire dans sa vie. »

« Mais c'est pour ça que j'ai aimé la clientèle ici parce que la clientèle c'était spécial. C'était les gens de mon quartier, des gens qui me ressemblaient : peu importe qu'on était italien, polonais, irlandais, anglais, peu importe, on était tous pareils... on savait se dire les choses, et les accepter et d'améliorer par la suite. Ça c'est un côté vraiment privilégié que j'ai eu. D'avoir ces gens-là... j'ai eu ce privilège-là... des fois je suis tout seul dans le salon chez moi et je repense à ça... Des fois j'me surprends à rire parce que je pense aux jokes que j'ai faites avec les gens, les femmes... mais je me souviens du bonheur que j'avais de travailler, pas par rapport au patron, parce que le patron c'était pas nécessairement un bon gars-là. Mais les gens ! Les gens avec eux, ils valaient la peine eux autres, c'était un plaisir de les voir rentrer à tous les matins ou à chaque après-midi, on les servait pis c'était pas une corvée, c'était un plaisir. C'est ça quand on aime son métier je pense ! »

– Jean-Claude Fleury



« Il se sentait choyé. Il a travaillé dans son quartier, qui est différent d'autres quartiers. Il y avait une grande diversité culturelle dans le quartier : Polonais, Canadiens français, Hongrois, Italiens, Irlandais, etc. Il a même essayé d'apprendre l'italien. C'est important de vivre avec et connaître les gens de son quartier, et de partager avec eux. »



Photo officielle pour la communion
solennelle devant l'église Saint-Charles.

Saint-Charles 125^e : la paroisse The Parish, Saint-Charles 125th,
Auteur inconnu, v 1958. Collection Denise Charade.

Famille – Religion – Éducation

« Aujourd’hui, y’a des choses dans la communauté qui peuvent t’aider, mais y’en avait pas dans ce temps-là. C’était la famille. On s’aidait entre nous autres. Les amis à côté aussi, ils étaient assez chaleureux pour nous aider. J’avais te dire que quand y’avait plus de lait puis y’avait plus de sucre, il fallait que je monte chez la voisine en haut – puis c’est une famille anglaise – là je disais (c’était écrit sur un papier) : “My mother want... do you have a little bit of milk ?” Puis là, elle comprenait. Mais des fois c’est à l’inverse, c’est eux autres qui venaient en bas pour nous en emprunter... Donc, c’est plus la famille. On s’aidait... »

– Micheline Galarneau

« Les familles commençaient à aller mieux, ça allait beaucoup mieux. Alors, les filles avaient des beaux souliers blancs. Mon Dieu que j’aurais voulu avoir des beaux souliers blancs pour aller avec ma belle robe que je m’étais fait faire ! Malheureusement, quand on avait des billets de la Saint-Vincent-de-Paul, tout ce qu’on avait le droit, mais qu’on était fières aussi, c’était des beaux souliers en cuir patent noir. Mais bien entendu, les religieuses plaçaient les premières en avant pour rentrer toutes en rang, parce que c’était l’entrée traditionnelle. Alors on chantait. On arrivait dans l’église, puis tout le monde nous regardait rentrer et c’était émotionnant ça ! »

– Thérèse Boudreau Dionne

« Dans la famille, y'a eu trois sœurs qui ont marié les trois frères. C'est pour ça, qu'on est un peu partout dans Pointe-Saint-Charles. C'est parce qu'on était divisé. À tel endroit, y'en a une qui avait vécu sur la rue Manufacture, une restait sur Hibernia, l'autre était passée le pont. On était tous entourés. Puis on s'entraidait. Quand une ça allait pas, quand une avait rien à manger, moi ou ma mère on allait l'aider. On apportait quelque chose. C'était pas facile à vivre... »

– Micheline Galarneau

« C'était des bons professeurs, par exemple. Oui, je me souviens justement, j'ai fait mon cours préparatoire là où se trouve le Carrefour d'éducation populaire aujourd'hui. J'me souviens d'une professeure. J'ai jamais oublié son nom : mademoiselle Sylvain. C'était une petite femme, très petite, mais combien charmante et chaleureuse ! Comme elle était à l'écoute de nos besoins ! C'était incroyable. Elle savait nous faire plaisir. Une fois, elle nous avait fait construire un petit bateau avec un noyau de pêche et un petit bout de papier. Puis elle nous avait montré la fameuse chanson que j'ai jamais oubliée « [en chantant] C'était un petit, tout petit bateau – un petit bateau de pêche qu'on avait construit, un noyau de pêche et un petit bout de papier... Va, va, va ! (Rires) » C'était bien ! On s'amusait ! J'étais heureuse ! Pauvre, mais heureuse ! »

– Thérèse Boudreau Dionne

“Religion meant church in the morning and Sunday School in the afternoon... and sometimes church again at night. You went to Sunday School, you read scriptures, and you sang hymns. It was from 3 in the afternoon ‘til 4 o’clock. I went to a Protestant church that was on Wellington Street, on the corner of Hibernia. Not many people think about it now because it’s been torn down for so long – if you say Main Memorial Church, not many people will remember it. But it was THE thing – you had to go. Sunday School wasn’t so bad because it wasn’t too strict, but church was bang, bang ! Sunday School had kids around the same age, so it was kind of fun. And I also went to school. I only did up to seventh grade.”

– Phyllis Ryan

« Y’a des jeunes qui posaient : “Comment qu’on fait ça le 69 ?” On connaissait pas ça dans c’temps-là. Le prêtre répondait pas tout l’temps. C’était tellement catholique qui fallait pas parler de sexe. Mes sœurs en savaient pas plus que moi. Pis ma mère, quand j’ai commencé à être indisposée, j’savais pas... J’étais trois jours avec des papiers : “Qu’est-ce que j’vais faire ? Ma mère va me tuer ! J’m suis pas cognée, j’ai rien faite ! Comment ça se fait que j’ai ça ?” Je le savais même pas ce que c’était ! Quand j’ai eu mon premier bébé, j’ai demandé à ma mère par où ça sortirait. Ma mère m’a dit : “Par où ça a rentré.... Ça va sortir par là !” Ils cachaient tout dans c’temps-là ! C’était pas comme aujourd’hui. Aujourd’hui tout est ouvert... »

– Monique Chénier

« J'suis pas partie enceinte. Quand ça a fait 7 ans, j'ai décidé d'aller voir le médecin. Il m'a dit on va tenter une opération pour que tu puisses avoir des enfants. On va aller voir qu'est-ce qui se passe. J'ai passé trois semaines à l'hôpital. Y'a rien qu'ils ont pas faite : les trompes, dilatation, curetage... J'ai tout passé ça. Quand ils ont trouvé un petit ulcère dans le vagin. Ils ont enlevé ça. J'ai eu beaucoup beaucoup de points. Je pesais 112 lb, quand je suis sortie de l'hôpital, au bout de trois semaines, je pesais 102 lb. Au bout d'un an, je retourne voir le gynécologue, je lui dis que je pars toujours pas enceinte. Il m'a dit : "Envoie-moi ton mari parce que tu n'es pas stérile d'après les opérations". Il dit : "Il y a des femmes qui n'ont pas, qui partent pas enceinte, mais j'aimerais voir ton mari." Il m'a expliqué qu'est-ce qui faisait, c'était ben simple pour un homme. Quand j'ai dit à mon mari que le médecin voulait l'examiner pour voir pourquoi on n'a pas d'enfants. Je lui ai expliqué qu'est-ce qu'ils étaient pour faire, il a dit : "Non ! Je passerai jamais ça ! Il y a pas un docteur qui va me fouiller de même." J'ai quasiment reçu la porte dans le front. Je suis partie. J'étais ben insultée. J'étais choquée. J'ai dit : "Moi qu'est-ce que j'ai passé ça été dur, j'ai eu plein de points..." Ça été dur, je suis tombée à 102 lb ! Et lui qui voulait pas passer cette petite affaire-là. J'ai dit non. Ça pu marché après... À chaque fois qu'on avait une petite dispute, il me reprochait toujours ça : "T'es même pas capable de me faire un bébé." Assez que je croyais que c'était moi qui était pas bonne, pis dans le fond, je l'avais été. Mais, il n'a jamais voulu se faire examiner. C'est longtemps après que j'ai su qu'il était stérile, parce qu'à 40 ans, j'ai commencé à être malade, à *feeler* mal. J'me demandais qu'est-ce que j'avais. Je suis allée voir le médecin. Je lui ai expliqué qu'on

était divorcé, que je m'étais faite un ami. J'ai passé trois médecins avant de me faire dire par un médecin : "T'es enceinte !" J'ai dit là je démissionne de médecin si c'est pas vrai. Il m'a dit : "T'es enceinte pis fait rien parce que ça serait trop dangereux, t'es trop avancée. Tu vas le sentir bouger bientôt." Je pensais pas de tomber enceinte à 40 ans. Pour moi, ma vie était finie du côté des enfants. »

– Yvonne Martin



« Dans l'temps, il y avait beaucoup de préjugés envers les femmes. »

« Les gens pensaient que si tu ne peux pas avoir d'enfants, tu sers à rien ! »

« Comme c'était dans les maisons que ça accouchait, alors quand un bébé venait au monde tout bleu, maman disait au monsieur : "Allez chauffer l'poêle, fermez le fourneau et après ça, vous l'ouvrez." Maman emmaillotait le bébé pendant c'temps-là [...] elle mettait une chaise devant le fourneau, prenait le bébé et le mettait sur la porte du fourneau et le bébé devenait tout rose. C'était comme l'incubateur – la chaleur avait fait que l'enfant était revenu normalement, alors

elle espérait l'avoir sauvé, et la plupart du temps, c'est ça qu'a faisait, parce qu'a les sauvait. Elle disait toujours : "Moi, j'sais que j'accouche, donc j'suis accoucheuse !" Sage-femme, ça lui disait absolument rien.

On m'a demandé de marrainer le projet de la maison des naissances qu'on voudrait avoir à Pointe-Saint-Charles. J'ai accepté à cause de ma mère, avec toute cette fierté qu'elle avait de sauver ces enfants-là, parce qu'elle ne prenait jamais un sou, y était pas question de se faire payer. Le médecin se faisait payer mais pas elle. On était fiers d'elle, ça a été une femme généreuse, intelligente mais sans instruction. »

- Thérèse Boudreau Dionne





1946 Richard Graham Arless.
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec (BAnQ).

VIE DE QUARTIER

« Mais il faut pas oublier aussi que ces maisons-là étaient collées sur le trottoir. Donc, ça veut dire que quand on sortait de la cour, parce qu'évidemment on prenait pas la porte en avant, c'était le luxe. Donc, on sortait par la porte en arrière et puis, aussitôt qu'on arrivait sur le trottoir, on était vraiment dans la rue avec tout ce qu'il y avait autour. Pratiquement toutes les maisons étaient collées sur le bord du trottoir. Ce qui faisait que l'été, quand les gens décidaient d'aller dehors le soir, après le travail, après ce qu'ils avaient fait, c'était une grande quantité de gens qui étaient systématiquement assis sur les trottoirs. Les gens passaient la soirée à parler, à fumer, à se raconter des choses. Le trottoir était devenu un lieu commun pour énormément de gens, parce que tout l'monde le faisait. »

– Jean-Guy Périard

« J'espère avoir apporté à ma rue. Je me sens responsable. Quand on est propriétaire d'une maison, c'est beaucoup de responsabilités, d'engagements. Je tiens beaucoup à la façade de ma maison parce que je sais qu'elle contribue à la beauté de la rue, alors je l'entretiens, je balaye mon trottoir. »

– Esther Girard

« Mais à l'époque, les gens s'assoient sur les trottoirs, les jeunes se promenaient en vélo. Quand y'avait un feu à un endroit dans le quartier, les jeunes y'alertaient tout le monde et les gens se déplaçaient pour y aller. C'était l'époque où les gens habitaient

vraiment leur quartier. Donc, c'est une époque que quand t'es plus jeune, tes parents y veulent pas que tu traverses la rue, y veulent pas que tu ailles plus loin que le coin de la rue parce que t'es trop petit, mais y'arrive un âge, au début de l'adolescence, où tu fais du vélo. Tu te déplaces. Tu découvres un petit peu plus loin et là, tu veux participer à des trucs avec d'autres, dont les batailles comme ça. Des gens qui se rencontraient et apprenaient à se connaître un peu de cette façon-là. »

– **Stéphane Lampron**



« Dans l'temps, les activités de rue étaient très importantes pour les citoyens. Maintenant, il y a des gros festivals, mais ce n'est pas la même chose. »

« Y'avait des cours qui étaient plus fréquentées par les gens. En face de notre maison y'avait une famille dont le père était échevin municipal. Je me souviens qu'à cet endroit-là, on avait installé des câbles que j'avais volés à mon grand-père pour faire une arène de lutte ou de boxe. Là, tout l'monde s'était rendu à cet endroit-là pour le combat. Évidemment, mon grand-père était pas très, très, content parce que je pense qu'on avait cisailé ses cordes... Mais c'était des choses qui étaient populaires à l'époque parce que je me souviens

aussi que dans le parc qui est pas loin d'ici, y'avait eu des vrais matchs. Des gens se battaient dans le parc. Ça attirait plein, plein de gens ! C'était un événement social. »

– Jean-Guy Périard

“It seemed there were always new people coming and going. Life was so full. In my younger days we had Marguerite Bourgeoys Park at the top of our street, and in the summer there was always something going on, virtually every night. There was a large bandstand at the top of the hill and they'd bring in army bands at least once a week. They'd show movies in the evening, or do an amateur hour. Sometimes it would be professional singers. Really, the entertainment was unbelievable ! That was (Frank) Hanley. He was responsible for a lot of entertainment in Point St. Charles. Ours was a very happy, happy village. Life was very enjoyable and very full so that, if things changed, I really didn't notice them because everything was so innocent. It was a good place to live. It really was.”

– Olga Narepecka

« J'avais 15 ans. On allait au parc, on se tenait par la main puis y se passait pas rien ! Mon père quand il voyait que j'étais partie, il prenait son auto, pis il faisait le tour. Il s'en allait tranquillement, y savait qu'on pouvait être à peu près au parc. Y'allait voir... Moi je le voyais. Je le disais pas à mon chum. Mon père nous surveillait. On jasait, on regardait les oiseaux pis les fleurs. Mais quand ça faisait à peu près une heure, deux heures, assis, je m'en revenais à la maison. Mon

chum venait me reconduire. Là mon père se dépêchait et prenait un autre chemin pour être rendu à maison pour pas que je voie qu'y était venu nous surveiller. Ça a duré l'espace d'un été ! (Rires) »

– Eva Bourdon

« Une sœur d'la Maison Saint-Gabriel m'a dit : "On veut faire un défilé dans les rues de la Pointe. Ça va être Marguerite Bourgeoys qui va être assise dans un char et y va y avoir un autre, ça va être la Sainte Vierge. On voudrait que tu fasses la Sainte Vierge." Dans l'temps, j'avais des longs cheveux blonds. Pis y m'ont prise, y m'ont fait un costume, une belle robe bleue avec un voile blanc, mais en coton là, j'avais une passe dorée dans les cheveux, ça représentait la Sainte Vierge. Pis, il y avait une p'tite fille qui faisait un des enfants, dans l'temps de Marguerite Bourgeoys. Fait que y avait Marguerite Bourgeoys, y avait la Sainte Vierge, pis on était toutes assises su des grosses bûches.

Quand y ont poigné la rue Centre que tu tournes à Condé là, le chariot fallait qui tourne carré, y a cogné assez raide le coin pour tourner, parce que le chariot était haut, pis on est toutes assises sur des bûches là, en tournant, moi j'pars par en arrière et paf ! Sur l'dos ! Y a une gang de gars-là, pis y'en a un qui dit aux autres : "Hé, la Sainte Vierge sur l'cul !" Là, moé j'étais sur l'dos pis j'ai entendu crier ça ! Je riais ! Là, fallait que j'me r'lève, m'assir su'a bûche, j'étais prise dans mon voile dans bûche. Là, j'm'assis, la p'tite fille était assise pis à bougeait pas là, elle était toute gênée d'ça – que je tombe sur l'dos ! »

– Yvonne Martin

« Mon père, y'a été barbier. On appelait ça une *barber shop* dans c'temps-là. C'était pas un salon de coiffure là... c'était une *barber shop* ! Y'avait tous les gros clients de Pointe-Saint-Charles. Mon père était très connu dans la Pointe ! Dona Chénier là... y'était très connu ! Les Magnan, les Lauzon, les Lalonde... ça arrivait avec des gros bicycles à gazoline l'été pis ça se stationnait en avant de la porte à mon père. Ça rentrait dans l'*barber shop*, pis ça racontait des histoires. Ça jasait jusqu'à 10 heures, 11 heures le soir. Ça finissait pu. Ça finissait vraiment pu ! »

– Michel Chénier

« Ah oui ! À tous les ans au mois de mai, il y avait la fête de la Reine. Dans les jours qui précédaient – il fallait pas commencer trop tôt pour ne pas se faire saisir – les gens ramassaient du bois, des pneus, tout ce qu'ils pouvaient brûler. Pis là, ils accumulaient dans les arrière-cours. Ça servait à ça, les arrière-cours ! Ils en mettaient aussi sur les toits. Sur la rue Châteauguay, ils faisaient un gros tas de cochonneries et ils mettaient le feu. Puis ils s'amusaient même à lancer des choses à l'intérieur du feu à partir du deuxième étage des édifices qui étaient tout près.

Pis là tout l'monde regardait le feu en plein milieu de la rue assis confortablement sur leurs chaises de cuisine. Les fils électriques étaient à deux pas. C'était dangereux mais c'était pas grave ! Il y en avait sur toutes les rues ! Toutes les petites rues, il y avait systématiquement des incendies. Pis toute la soirée, les pompiers venaient, ils arrosaient, ils repartaient, le feu reprenait, les pompiers

revenaient... Ils pouvaient venir sept, huit fois... Évidemment les pompiers étaient bombardés par les pétards, des choses comme ça. Ils ont fait ça pendant des années et à multiples reprises. C'était la soirée de participation. C'était la soirée libre ! C'était la soirée de Pointe-Saint-Charles !

On a été les premiers à avoir une TV en noir et blanc sur la rue, alors on invitait le monde. Nous, ce qu'on faisait, on invitait les gens puis les gens venaient à la maison puis on se rassemblait dans le salon puis on regardait la TV en noir et blanc... Il y avait un poste. C'était autour de 1954. Au même moment, juste ici sur la rue Centre, il y avait un magasin qui, pour attirer les gens, mettait une TV dans la vitrine. On allumait la TV. Pis le soir les gens venaient voir la TV de l'extérieur, au travers de la vitrine parce que c'était un bien rare à l'époque. »

- Jean-Guy Périard

« Je peux vous dire que plus jeune, la période de l'été, c'était la période de liberté. On était libres. On n'allait plus à l'école. On avait beaucoup de plaisir, mais on demeurait dans le quartier. Y'était pas question d'aller à la campagne. On n'avait pas d'auto, alors on demeurait dans le quartier. Dans le quartier y'avait un bain. C'était de l'autre côté de la voie ferrée. Et, de l'autre côté, c'était plus anglophone, et de ce côté-ci, c'était plus francophone. C'était marquant, ça ! Alors, on allait au bain Hogan et une fois par semaine on pouvait aller se baigner là. C'était la fameuse histoire des anglophones et francophones.

Aujourd'hui on peut en rire, mais à ce moment-là, c'était moins drôle. Si tu passais la voie ferrée, y'avait des petits Anglais qui, comme nous on faisait du côté français aussi, quand tu passais nous disaient :

- Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?
- On s'en va au bain Hogan.
- Est-ce que tu parles anglais ? *Do you speak English ?*

Si y'en avait une parmi nous autres qui disait : "Qu'est-ce qu'il a dit ?" Là, c'était certain que la bataille commençait ! "Vous autres vous parlez pas anglais, vous venez pas de ce côté ici !" (rires) C'était brusque ! Mais, c'était pas malin ! C'était pas violent... La violence était là quand même, juste de faire des différences comme ça entre nous autres et de se battre pour ça... La différence était là... C'était pas facile. Mais, y'a jamais eu des choses drastiques parmi les jeunes. Peut-être plus tard, plus vieux, il s'est passé des choses pas trop belles. C'était pas facile cette différence-là, il y a toujours eu ce conflit-là entre Français et Anglais, beaucoup, beaucoup... Puis, à un moment donné, un été, la Ville de Montréal avait décidé de nous permettre de mettre en plein milieu de la rue des bains. C'était au coin de la rue Ropery et la rue Manufacture. Aujourd'hui la rue s'appelle Augustin-Cantin. C'était là. On arrêtait le trafic, ils mettaient comme des toiles, puis ils prenaient l'eau de la fontaine puis ils remplissaient ça. Quand le soleil plombait dessus, ça la réchauffait et on allait se baigner dans le milieu de la rue. On avait une couple d'heures pour se baigner comme ça. On avait tous nos serviettes de bain comme si on était sur le bord de la plage. Et quand on sortait de là, on prenait notre

place au soleil nous autres aussi ! On mettait nos serviettes sur le trottoir, puis on se faisait griller sur le trottoir ! (rires) C'était un été très chaud. On se rafraîchissait ! On avait du plaisir nous autres ! Ça nous dérangeait pas que ça soit au milieu de la rue ! Après ils enlevaient tout. Ils vidaient ça et ça s'en allait dans les puisards. »

- Thérèse Boudreau Dionne

« On allait pour faire du chant. On a appris le piano aussi. On allait au théâtre mais on n'avait pas la permission... Dans c'temps-là, juste quand le couple s'embrassait à l'écran c'était péché ! Nous on s'était toutes maquillées, du rouge à lèvres, les talons hauts... Mais ma mère s'était arrangée avec la fille du théâtre. Elle avait appelé au théâtre pour dire : "Là y'a quatre filles qui s'en vont au théâtre, pis y'ont pas 18 ans !" On n'a pas été capables de rentrer dans le théâtre. »

- Monique Chénier

« On peut aimer ou on peut haïr Pointe-Saint-Charles. J'ai commencé à m'intéresser en faisant de la photographie. Je pense dans l'avenir faire une exposition qui permet de montrer aux gens ce que je haïssais avant et que j'aime maintenant.

Un des bâtiments que j'ai commencé à photographier, pas loin de notre maison, était une ancienne usine au bord du canal Lachine, ancienne sucrerie mais qui actuellement est un grand condo. J'ai commencé à chercher l'histoire de ça, pourquoi les gens ont quitté le bâtiment ? C'est qui qui a eu l'idée de faire des condos de ça ? Parce

que je trouvais que c'est une bonne idée de donner une deuxième vie au bâtiment qui était abandonné par les gens de l'industrie qui sont partis n'est-ce pas ? Et au lieu de détruire, quelqu'un a décidé de donner une deuxième vie... Devant ma fenêtre, il y a un grand silo qui m'énervait parce que je trouvais pas ça très joli comme vue, n'est-ce pas, pas très esthétique. Un jour, je suis passée à côté et j'ai vu que là-dedans, il y a une salle de gymnase pour les gens qui font de l'escalade. Et j'ai vu les jeunes gens qui grimpent, et j'ai dit : "Mon Dieu ! C'est une bonne idée de faire ça dans un silo !" Il y a plusieurs bâtiments comme ça. Il y a un autre silo, un peu plus loin, je pense c'est un des plus anciens parce qu'une partie a été faite en terre cuite. Maintenant, c'est devenu patrimoine de Montréal mais personne ne s'en occupe. J'aime l'histoire de ce quartier. C'est un des plus vieux de Montréal. En faisant les photos, d'abord on regarde et après on décide quel cadre va être intéressant. C'est ça qui m'attirait de plus dans ce quartier. »

– Renata Losakiewicz



W. CHENIER
CHIRURGIEN

RUE CENTRE

ISLAND ST

ST-CHARLES

CAISSE POPULAIRE ST-CHARLES

Pharmacie Quesnel

STREET
CLOSING
AND THE
REPAIRS
BY DAY

TRAVAILLER

« La Steel, située entre Charlevoix et le canal, c'est elle qui faisait tous les clous pour les chemins de fer. C'est là-bas aussi qu'ils ont fabriqué tous les clous pour le chemin de fer d'ici à Vancouver. Le chemin de fer qui a traversé tout le pays ; les clous sont sortis de cette usine-là... »

– Carlos Ochoa

« Je travaillais chez Steinberg, un magasin d'alimentation. J'ai travaillé sur Monkland, à Notre-Dame-de-Grâce, ça, j'ai aimé ça ! J'étais caissière, j'aimais moins ça quand l'électricité manquait parce que les anciennes caisses, on pesait sur les pitons, et quand la personne achetait des cannes de soupe à 10 ¢, quand il y avait des ventes on en vendait en quantité industrielle. On achetait ça par grand plateau. Mais quand il y avait des ventes et qu'il manquait de l'électricité cette journée-là, il fallait sortir la poignée et *crinker* à chaque fois qu'on mettait 10 ¢ ! On en avait notre voyage à la fin de la journée ! On aimait bien quand l'électricité revenait ! Je travaillais facilement 40 heures semaine. »

– Eva Bourdon



« Les jeunes filles travaillaient autant en ville qu'en campagne (dans les champs, gardiennage, etc.). Quand on travaillait, on payait une pension. On apprenait à payer, à gérer l'argent. Avec 100 \$, tu faisais plus – l'argent ne vaut plus rien aujourd'hui. »

« Il a travaillé là 36 ans. Il était un des premiers à la Norton. À un moment donné, ils lui ont suggéré d'aller travailler au 8^e comme *foreman* de juste des femmes. Finalement, il s'est fatigué de ça parce qu'il était pas capable de refuser aucune demande des femmes. "Si y'en a une qui est malade, qui veut s'en aller, je la laisse aller. Si elle a besoin de quelque chose, j'vais y rendre service." Il dit : "Je suis pas capable de dire non à une femme." Ça fait que y'a demandé de retourner à son ancienne job du commencement, sur une autre étage. »

– Yvonne Martin



« Les femmes ont plus leur place aujourd'hui. C'est moins pire qu'avant, les femmes sont moins soumises, mais elles le sont encore. Les femmes n'ont pas des jobs payantes. Partout les femmes sont plus pauvres que les hommes. »

« Mon père amenait du travail à la maison. Le soir, on défaisait la table après l'souper, ma mère la lavait à fond et là mon père sortait sur la table une grosse montagne de poudre. Et à côté, y avait des capsules. Et tout l'monde se mettait autour d'la table et on encapsulait la poudre qu'y avait là, et c'était des médicaments ! Aujourd'hui, quand j'pense à ça, j'peux pas m'imaginer qu'on a fait ça. On était des enfants, mais on aimait ça faire ça ! On prenait les deux p'tites affaires d'la capsule, on remplissait un p'tit côté ben ben pis là on mettait l'autre, pis là on brassait, c'était fait. Et on faisait ça en extra, le soir chez nous. Qu'est-ce qu'y avait dans la poudre ? Je ne pourrais même pas vous le dire ! »

– Francine Gagnière

“It was very difficult for my mother after my father left us in 1931. On the one hand, she was fortunate because back in the Ukraine, she had apprenticed with a furrier and couturier, learning how to sew. When she came to Montreal, she was fortunate enough to get employment at a factory, giving her maybe a few dollars more per week than other types of employment. That's how we lived. In Point St. Charles, the rents were not expensive. But the times were very somber. No one was overly happy, especially in our home.”

– Olga Narepecka

« Dans c'temps-là, c'tait comme ça. Nous autres c'tait pire, parce qu'on avait le salon d'barbier en avant, pis on restait en arrière. Y avait la moitié des clients qui allaient en arrière, y connaissaient ma

mère. "V'là Marie !" Y jouaient au crible, aux cartes, des journées de temps, pis l'père restait en avant, y faisait les cheveux pis ma mère donnait des massages. A travaillait jusqu'à onze heures minuit le soir avec mon père... Y avait pu de fin, ça travaillait sept jours semaine, ça commençait à sept heures, huit heures et ça terminait à minuit, une heure l'soir !

Mon père ouvrait l'samedi, mais y était souvent obligé d'ouvrir l'dimanche, en cachette. Y fermait les *blinds* (stores). J'pense qu'y avait pas l'droit de travailler l'dimanche, j'pas sûr là. Y avait ses clients privilégiés, qui allaient l'voir : "J'va r'venir te voir dimanche, là y a trop d'monde pour attendre !" Des fois, au *barber shop*, ça s'assistait pis ça jasait là-dans... Des fois, il y avait dix, douze, quinze qui attendaient. C'tait la vie de tous les jours, c'tait ça. »

– Michel Chénier



« Chez nous on avait aussi un salon de barbier.
Les clients ne venaient pas en arrière chez nous, mais
on couchait entre les caisses de liqueur. Il y avait pas de
congé dans l'temps, mais si tu te faisais prendre,
le curé venait chez vous (t'avais pas l'droit de travailler
le dimanche selon l'Église). »

« Oui ! Je faisais la livraison après l'école. L'école, on finissait vers 3 h 30 – 4 h, puis je travaillais jusqu'à 11 h le soir, 6 jours semaine. Je faisais 15 piasses par semaine ! Mais à 13 ans, je payais ma pension à mes parents. Je donnais 10 piasses à ma mère puis j'me gardais 5 piasses pour mes affaires, mes bonbons, des choses comme ça. Mais ma mère, l'argent elle s'en servait pas à bonne cause. Elle donnait ça à mon père pour qu'il se saoule. Mon père était alcoolique. Mon père allait dans les tavernes, puis il buvait beaucoup. À la maison aussi, il buvait beaucoup. »

– Robert Gagnon

« C'est parce que mon père a eu un accident. J'ai commencé à l'âge de 12 ans à l'été pour la compagnie des Bonbons Bélanger sur la rue Ash. Là, j'ai fait deux mois parce que c'était les vacances d'été. Après ça, mon père a eu un accident. Il pouvait pas travailler. J'ai lâché l'école au mois d'octobre, à l'âge de 12 ans. J'ai commencé à travailler sur les couvre-pieds sur la rue Saint-Patrick. Là j'ai fait quelques mois. Puis, ma tante travaillait à la Belding Corticelli, j'ai rentré là. J'ai été là jusqu'à temps de me marier. C'était sur la rue des Seigneurs. »

– Monique Chénier

« Pour moi, c'était pas la joie. Vu que mon père était blessé et qu'à l'époque la CSST, on appelait ça la Commission des accidents de travail. C'était pas comme aujourd'hui. Avant qu'un chèque entre, ça prenait trois mois. On était en train de crever de faim ! Le père n'était pas capable d'aller travailler avant au moins six mois... Alors j'ai décidé de laisser l'école pour me trouver du travail et j'ai commencé

à travailler dans un moulin à scie. J'ai commencé à travailler à 14 ans. Je travaillais comme aide sur un banc de scie à ramasser l'bois, le piler sur un chariot, pis aller l'porter. Le bois, je le charriais à l'épaule. On poussait des chariots de bois. J'ai travaillé dur à transporter des planches. Ça prenait toute mon p'tit change pour les transporter. J'avais un bon contremaître. Il comprenait bien. Il me donnait même un coup de main ! Mais j'ai pris des forces. J'ai appris à travailler. J'ai appris à aimer travailler. J'avais pas le choix !

J'ai toujours travaillé par la suite. À 16 ans, je travaillais dur pour la magnifique somme de 56 ¢ de l'heure ! Et on faisait 40 heures semaine. On a aidé la famille pendant un certain temps. Après, j'ai travaillé pour moi. Mais, même encore là, mes payes, je les donnais à ma mère pour faire vivre la famille. Après, c'était à moi. Il fallait que je paie une pension. C'est avec ma mère que j'ai appris à me débrouiller, à faire un budget, à payer mes affaires, à en mettre de côté pour ne pas être dans misère à toutes les semaines et surtout éviter d'emprunter ! Ça, j'ai fait ça. Malheur à moi ! Parce que je partais la semaine d'après avec moins 50 ou moins 30 piasses. Ça paraissait parce que mon salaire était pas gros. Il était tout p'tit. J'ai cessé d'emprunter. J'ai cessé de dépenser pour pouvoir partir la semaine avec ma paye pleine, à moi. Ça me faisait mal au cœur d'être obligé de remettre de l'argent. C'est sûr, il fallait que je la remette l'argent, mais de commencer avec un moins plutôt qu'un plus... Même à l'époque j'étais pas négatif. J'étais positif. Je voulais partir avec mon plus ! Donc, j'ai cessé d'emprunter. Quand je pouvais pas me payer un Pepsi ou une barre de chocolat, je m'en passais. C'est tout. Je ne voulais plus emprunter. »

– Jean-Claude Fleury

« À 13 ans, dans un dépanneur parce qu'on crevait d'faim. On n'avait pas souvent de bons repas. De la viande, on n'a pas connu ça... des produits laitiers non plus. À treize enfants, tu peux pas te permettre ça ! Ça fait que moé, j'ai travaillé pour madame Ricard. Puis, j'étais fier ! Ça été fine cette madame-là ! Elle avait un enfant, une fille. Elle avait un commerce au 2639, des Manufactures. Je pense qu'il est encore là. La madame savait qu'on était une famille qui en arrachait énormément. Elle s'occupait d'moé vraiment ! Elle m'a acheté un *suit* de skidoo au complet pour l'hiver ! Elle me gâtait. J'ai travaillé là au moins pendant cinq ans. On livrait à domicile. Dans c'temps-là, on livrait l'été en barouette, pis l'hiver en traîne sauvage. Pis je me promenais partout dans Pointe-Saint-Charles ! »

– Robert Gagnon

« Disons qu'on n'était pas riches. On était pauvres. Alors quand on faisait des commissions pour les voisines, on nous redonnait un sou noir, pas des 5 sous ou des piasses, là... Tu recevais un sou. T'étais ben gentille. Alors, on mettait ce sou-là de côté et quand on en avait deux ou trois, on allait à l'école et on avait ce qu'on appelait la Sainte-Enfance. Et ça, c'était comme un espèce de calendrier au mur dans la classe où il y avait, par exemple, la photo d'un petit Chinois. Et là, à chaque fois qu'on apportait des sous – nous on n'en apportait pas souvent – on le faisait avancer ce petit Chinois-là. Au bout, c'était le ciel. Il atteignait ça. Alors, on voulait le faire rendre là, nous autres aussi. On donnait les sous pour ça, pour la Sainte-Enfance. C'était notre façon de comprendre qu'il y avait encore des plus pauvres que nous autres. »

– Thérèse Boudreau Dionne

«J'ai connu les ateliers de Pointe-Saint-Charles. Le Bâtiment 7 fait partie de tous les bâtiments qui étaient à l'endroit à cette époque-là pour la maintenance et la construction des locomotives. Particulièrement, ils étaient très attachés à la Gare centrale, c'est très près. Le train de banlieue qui va à Deux-Montagnes, tout l'entretien se faisait là avant. Le plus lourd entretien se faisait à Pointe-Saint-Charles dans le Bâtiment 7. On a perdu quelque chose de vraiment important pour Pointe-Saint-Charles. Il y avait beaucoup de monde qui travaillait là-bas. À un moment donné, il y avait 5 000 personnes ou plus qui travaillaient dans l'atelier. On a perdu beaucoup quand on a perdu ça. »

– Carlos Ochoa

"There have been a lot of changes in the Point. Just like in Verdun or St. Henri, every building had a store. On Centre Street, you never had to go anywhere' to get something', it was right there ! Clothes, suits, butcher shops – everything was here – restaurants, bars, movie theatres, dépanneurs, they had these places all over ! And on Wellington Street, same thing ! But eventually they all closed down... people died off. Gotta remember, when their businesses were going, there were over 40,000 workers down here, that'd come here every day ! Four, five, six o'clock, this street used to be packed with people walkin' to the metro and everything. And then it all collapsed. I mean, really collapsed ! Very few stores are still open from back then. Now ? Nuttin ! And it'll never be like that again !

I remember in '84, they dug up that Centre Street and Island Street down to Wellington. Forget about cars – the sidewalks were all gone, it was just construction. They had put pipes underneath the sidewalks to run the wires an' stuff in there. They planted trees. None of that stuff was around, so they planted them. Then they'd come around with a drawing of what Centre Street is gonna look like, a couple of years from now after they get finished doing all of the designing and all that. It was going to be beautiful, another Plateau.

Ten years later, another guy came by with a picture of what was supposed to be Centre Street. But in this 10-year period, 80 % of the places had closed up ! Nearly every store on this street. It had never been like that ! And it'll never be like that again either ! That picture, the whole thing... it just didn't turn out !”

– Tony D’Anessa

« Oui, j’étais la première travailleuse communautaire. C’est à la suite d’un événement tragique dans notre vie de couple. Mon conjoint a eu un accident lorsqu’on était en vacances. Il est tombé en bas d’un arbre. Y’allait cueillir des noisettes pour mon jeune garçon et il a fait une chute. Il s’est fait une fracture ouverte. Alors, il s’est retrouvé à l’hôpital et ça a conduit à une amputation de sa jambe. Alors là, vous comprenez que cet homme-là avait toujours travaillé.

Il était contremaître à Dominion Glass. C’était dans le département le plus dangereux. C’est-à-dire qu’il était dans le *forming*. C’est lui qui coulait la vitre, des choses comme ça. On n’a jamais été sur le

bien-être. On a bien vécu. On vivait très bien même. On avait une auto, puis tout ça... Puis là, on voulait s'acheter une maison. C'était notre prochain objectif. Mais, en étant amputé, y'avait pas le droit d'aller travailler là, c'était trop dangereux. Alors, tout était fini. Y'était même plus question de maison, y'était même question qu'on aille dans la rue parce qu'on n'avait plus rien ! Ça fait qu'il fallait que je travaille ! J'avais deux enfants qui allaient à l'école.

Alors, j'suis allée faire application et quand j'suis arrivée, effectivement la Clinique débutait. Et, comme la Clinique débutait, c'est sûr qu'ils pouvaient pas prendre n'importe qui. Alors, la réceptionniste devait faire aussi un peu de dactylo. J'avais une cinquième année, alors oubliez ça ! J'ai dit, je peux pas, c'est pas possible ! À la Clinique, il y avait l'infirmière qui s'appelait Barbara Stewart et il y avait le médecin François Léman, qui est mon médecin aujourd'hui. Quand ils m'ont présenté le travail, ils m'ont dit : "On aimerait ça, si t'es pas capable de faire le travail de secrétaire, tu pourrais faire le travail de travailleuse communautaire. Tu serais bonne !" Barbara m'expliquait qu'à New York, dans le Bronx, ça existait. Y'appelait ça, le *family health worker*. Alors, elle dit :

- Thérèse, tu pourrais devenir la première travailleuse communautaire à la Clinique.
- Mais, là, je vous ai dit que j'avais pas d'instruction. Qu'est-ce que j'peux faire comme travail de cette façon-là ?
- C'est nous autres qui allons te former. Nous autres, on va t'aider.

Alors, j'ai reçu toute la formation de ces personnes-là. Et laissez-moi vous dire que c'est la plus belle expérience de ma vie que j'ai eue en travaillant avec ces gens-là ! Le chemin de l'École, le chemin de la valorisation avec l'objectif-vie : "un jour, moi aussi j'irai à l'université", c'est eux autres qui me l'ont communiqué, qui ont partagé leurs connaissances avec nous. Ils nous donnaient ça gratuitement ! Alors, j'ai beaucoup, beaucoup, beaucoup dit merci à ces personnes qui possédaient ces moyens-là. Ça, je n'en reviens pas ! Comme je dis toujours, c'est eux autres qui m'ont donné la piquêre de retourner aux études. C'est comme ça que j'ai fait le secondaire. Puis après ça j'ai fait le cégep. Et après le cégep, j'ai fait l'université ! Ce qui m'amenait dans les âges de 78 ans quand j'ai eu terminé. Alors, c'était pas facile ça ! Mais, tout ça pour vous dire que c'était ça notre fierté. Quel enrichissement j'ai reçu d'eux autres ! J'oublierai jamais que c'est de là que le goût m'est revenu de retourner aux études.

Après l'accident de mon mari, il a commencé à faire sa réhabilitation et il est retourné au travail ! Courageux le monsieur, laissez-moi vous dire ça ! Y'est retourné au travail mais pas dans le même département. Là, j'ai dit : "Si toi tu retournes au travail, moi je retourne aux études." Pour commencer, je suis allée à l'éducation des adultes au Carrefour pour faire la base. Après j'étais sûre de moi. J'avais la base et je sentais que j'étais capable d'aller plus loin à cause de mon expérience de travail. C'est mon expérience de travail qui m'a aidée. C'est comme ça que le goût m'est venu de continuer. J'avais un objectif : un jour j'irai moi aussi à l'université. Et je l'ai fait ! Ça c'est l'accomplissement ! »

– Thérèse Boudreau Dionne



DÉFENDRE

« Le monde doit se battre pour avoir des choses qui normalement leur appartiennent : le logement, les services sanitaires, les transports, etc. »

– Carlos Ochoa



« C'est important se faire entendre, prendre la parole. »

« Les luttes sont toujours à recommencer. »

« J'ai été élu en novembre 1986. Il y avait un parti politique progressiste qui se présentait aux élections municipales qui s'appelait le Rassemblement des citoyens et citoyennes de Montréal (RCM). Dans le quartier, un groupe de militants et militantes et de citoyens du quartier, on avait décidé de présenter une candidature aux élections municipales. Ça faisait quand même plusieurs années que je m'intéressais à la politique municipale, aux questions de logement et d'urbanisme, etc. Donc on m'a demandé si j'étais intéressé à être candidat. Je voulais tenter l'expérience, surtout parce que cette année-là, les organismes communautaires du quartier avaient produit un plan de développement d'urbanisme populaire, basé sur des consultations locales avec plein d'améliorations que les gens voulaient

apporter dans l'quartier. Et c'est sur la base de ce plan local qu'on a fait l'élection municipale et j'ai été élu en 1986. Mon mandat était de continuer à pousser pour que le programme local soit appliqué.

On a réussi plein d'choses, en collaboration avec le mouvement social du quartier : obtenir des terrains pour construire des coopératives d'habitation, améliorer le service d'autobus 57. Donc, on a réussi à améliorer le service en mettant sur pied un comité de citoyens et citoyennes. Ça fait partie des batailles qu'on a menées à l'époque. Je travaillais très proche des enjeux du quartier...

Quand j'ai quitté l'parti, je me suis fait élire en deux occasions comme conseiller indépendant du quartier Pointe-Saint-Charles. La concentration de mon travail étant plus de militant/politique sur des problèmes du quartier. Mais, j'essayais aussi de favoriser la prise en charge collective des gens sur les problèmes que les gens soulevaient. Ça été mon travail pendant à peu près 15 ans. »

– Marcel Sévigny

« Tout le monde était contre le casino ! Presque tout le monde s'est impliqué. On faisait des meetings, des réunions tout l'temps. On a fait des manifestations. On a envoyé des notes au gouvernement provincial, au gouvernement fédéral... Tout le monde s'est investi. La Clinique même, les organismes du quartier ont ramassé des signatures pour s'opposer à ça, c'est logique ! Ça n'avait pas d'allure, on pouvait pas permettre quelque chose comme ça ! Mais, ce qui poussait en arrière, c'était l'argent des agents immobiliers, des constructeurs immobiliers. »

– Carlos Ochoa

« Le casino en fait, quand on a commencé à faire des études et regarder les impacts d'un casino dans une communauté, on se rendait compte que tous les endroits dans le monde où les casinos se sont implantés proches des quartiers populaires et où il y avait beaucoup de gens qui habitaient, bien ça créait une sorte d'état de dépendance dans le quartier où est-ce qu'on vivait.

On avait eu beaucoup de commentaires et de gens qui étaient venus et qui voulaient participer au comité de lutte. Ils connaissaient beaucoup de monde, des gens dans leur famille, des gens qui allaient au casino, mais qui allaient beaucoup plus qu'au casino. Ils allaient, par exemple, dans les endroits où il y a des machines à sous et plein de gens qui s'étaient ruinés en jouant dans les machines. Et ce qu'on s'était rendu compte, c'est que plus ces machines-là sont proches du lieu des gens, plus y'a de gens qui vont là et ça devient un effet très négatif sur la vie des gens dans la communauté. Donc ça, c'était vraiment les premières raisons qui nous ont fait lutter contre le déménagement du casino.

L'autre chose, c'est qu'il y avait plein d'autres arguments aussi autour de ça. On s'est rendu compte qu'autour d'un casino, le crime organisé est très présent. Par exemple, on loue des locaux pour passer, ce qu'on appelle, de l'argent sale. Ça veut dire que, s'il s'était installé dans Pointe-Saint-Charles, on aurait vu l'étendue du crime organisé autour du jeu illicite. Ça, ça augmente les tensions et la criminalité ou des choses comme ça... »

– Marcel Sévigny

« J'ai commencé dans les années 1985-1990. On voyait beaucoup de monde pauvre, crever d'faim, sans défense. J'suis cofondateur de l'ODAS à Saint-Henri. L'ADDS aujourd'hui, mais c'était l'ODAS dans l'temps. C'était l'Organisation des droits des assistés sociaux. C'était sur la rue Notre-Dame, près d'Atwater, en face d'un p'tit garage. J'ai fait plusieurs années avec eux autres. On défendait les assistés sociaux, dans leurs droits. On pouvait trouver des organismes où les envoyer. Surtout les familles qu'on connaissait, on les défendait parce que, dans c'temps-là, y'avait des Boubous Macoutes. C'était du harcèlement face à beaucoup de familles. Ça fait que moi, je plongeais dans les droits. J'étudiais, pis je défendais... Je me présentais même au bureau d'aide sociale pour défendre les démunis ! Aujourd'hui, je vais dans les centres des aînés et je m'implique un peu partout. »

– Robert Gagnon

« Avant ça s'appelait le Comité d'éducation de base et c'est devenu le Carrefour d'éducation populaire. Avant que le Carrefour devienne un organisme sans but lucratif, officiel et autonome, ça en a pris des années ! Ça en a pris des années à rencontrer les gens de la Commission scolaire pour leur expliquer ce qu'on faisait, pour leur expliquer notre approche. Dans le fond, eux, y voulaient pas nous tasser du revers de la main, mais y'étaient pas habitués à une approche comme ça. Au Québec, en éducation, c'était traditionnel. Puis y'avait des échelons. Puis du monde ordinaire avec des jeunes profs qui se mettaient à vouloir changer les choses... Y'étaient pas confortables avec ça. Ça fait que, ça a pris des années de rencontres et d'affrontements pour

arriver à dire : “On a besoin de notre autonomie. L’argent que vous nous donnez, donnez-le, puis nous autres on va s’en occuper, on gèrera tout ça.” Aïe Aïe Aïe ! Ça été difficile ! Le Carrefour est devenu Carrefour officiel en 1973.

Si on a gagné ça, c’est parce que nos démarches, puis nos approches, puis nos expériences commençaient à avoir de l’allure. Les premières années, on a travaillé un coup à essayer, à changer puis à modifier, mais à un moment donné, ça s’est mis à avoir de l’allure. Puis les gens, les participants, qui venaient suivre les cours, y’en faisaient du chemin ! Le Carrefour y’a pris vraiment forme avec les citoyens qui s’y retrouvaient, qui venaient dans des comités, qui venaient suivre des cours, qui venaient dans des activités, des fêtes... C’est devenu un vrai organisme communautaire. C’est comme si, l’autonomie, on l’a gagnée, mais en montrant que nos expériences, y’avaient de l’allure puis y’étaient solides. Dans le fond, ces expériences-là, c’étaient la même chose avec la Clinique communautaire de Pointe-Saint-Charles, en logement... C’était tous les mêmes citoyens qui ont parti ça... Puis nous autres, on allait aux assemblées générales des organismes. C’était une réflexion de quartier bien importante. Puis la Clinique communautaire, c’était le modèle des CLSC. C’était la première au Québec avec la Clinique Saint-Jacques si ma mémoire est bonne. C’était le tout début ! En alphabétisation, le Carrefour ç’a été le premier avec le CÉDA puis d’autres centres. Il y a aujourd’hui le Regroupement des groupes d’alphabétisation populaire du Québec (RGPAQ), c’est le Carrefour qui l’a mis sur pied. »

– Louise Doré





JOURNALISTE D'UN JOUR

III

Nous avons participé à une formation pour
devenir journaliste d'un jour.

Pendant les ateliers, nous avons expérimenté
les outils nécessaires à la réalisation d'entrevues.
Nous avons fait des entrevues pilotes et avons ajusté nos
façons de faire. Nous avons eu du plaisir, pris la parole,
découvert de nouvelles choses et plongé à la
rencontre de la mémoire des gens du quartier.

RAYMOND SASSEVILLE

Entrevue avec Marcel Sévigny

« J'ai bien aimé faire cette entrevue, c'était intéressant. J'ai aimé pouvoir décider pour moi-même le type de questions à poser. »



MARIE LALONDE

Entrevue avec Claudette Desgroseilliers

« C'était facile de poser des questions à Claudette parce que je la connais. J'ai appris de nouvelles choses sur le quartier et sur les gens qui l'habitent. »



VALÈSE MAPTO KENIÉ

Entrevue avec Lucie Lalonde Giroux

Après plusieurs années de vie communautaire active à Pointe-Saint-Charles et avant son départ pour l'Afrique, Valèse a contribué au projet « Histoire et mémoire des gens de mon quartier » en tant que journaliste d'un jour. Elle a adoré interviewer Mme Lalonde surtout quand elle a raconté ses expériences à la banque alimentaire et au service de garde de l'école.

Entrevue avec Stéphane Lampron

Interviewer Stéphane Lampron a été une expérience marquante. Selon Valèse : « Stéphane est toute une institution à Pointe-Saint-Charles et nous sommes aujourd'hui chez lui pour partager son vécu ! C'est magnifique, un cadeau du ciel ! »



NORA GOLIC

Entrevue avec Jean-Claude Fleury

« C'est dans le cadre d'entrevues pilotes pour la formation des journalistes d'un jour que j'ai rencontré Jean-Claude Fleury. Avec beaucoup de plaisir, M. Fleury a été le premier à raconter sa vie à la Pointe. Son récit m'a particulièrement touchée par sa façon de raconter les choses. Merci Jean-Claude ! »



MARIE-JOSÉE ROY

Entrevue avec Esther Girard

« J'ai bien aimé faire l'entrevue. J'ai connu des choses sur une personne que je ne connaissais pas. J'ai connu sa maison quand j'étais petite. J'ai bien aimé la visiter et voir comment elle l'a transformée. »

Entrevue avec Alina Adach

« Pour moi, ça a été intéressant de connaître la culture polonaise de Mme Adach et connaître son église. »



CHRISTIAN BLANCHET

Entrevue avec Robert Gagnon

« T'entends ben des histoires sur la violence... Robert a eu un des regards possibles. Il a eu un vécu difficile, mais il reste ben positif. Il n'y a pas de victimisation de sa part et en faisant l'entrevue, j'ai eu une vision de son vécu. »

Entrevue avec Jean-Guy Périard

« J'avais lu ben des affaires sur l'histoire de la Pointe et je commence à visualiser le quartier et mettre les pièces du puzzle en place. Avec cette entrevue, j'ai une meilleure vue d'ensemble du quartier et pu faire le pont entre ce que je lis et ce que j'entends. »

Entrevue avec Tony D'Anessa

« J'ai adoré cette entrevue. Ça m'intéressait de savoir comment le tatouage est arrivé dans le quartier. Tony faisait partie des gens qui avaient des commerces, donc, de sa vitrine, il a vu comment ils ont fermé. Il se souvenait comment dans les années 1970 les emplois se sont perdus à la Pointe. J'ai aussi mieux compris la répartition des groupes dans le quartier, la rue du Centre était celle des Irlandais. »

Entrevue avec Phyllis Ryan

« Elle a parlé entre autres de la fermeture des usines et de Saint Columba House. J'ai vu une autre dynamique du quartier, celle du côté anglophone. »



ALÉTA DENIS

Entrevue avec Thérèse Boudreau Dionne

« J'ai beaucoup aimé l'expérience de faire une entrevue avec Mme Dionne, elle est une personne au grand cœur. Elle est persévérante, accueillante et déterminée. »

Entrevue avec Renata Losakiewicz

« Renata a fait beaucoup pour apprivoiser et aimer son nouveau quartier. C'est en prenant des photos qu'elle a découvert Pointe-Saint-Charles. »



NORMAND BERTRAND

Entrevue avec Eva Bourdon

« Je croyais connaître Eva, car je la côtoyais au Carrefour depuis plus de 15 ans. Mais non, dans une bonne discussion, de nouveaux aspects de son vécu font surface. »

Entrevue avec Michel Chénier

« J'ai eu le plaisir de connaître l'envers du décor sur une famille connue de la Pointe : celle du barbier de Pointe-Saint-Charles. »



MARCELLA BRAGGIO

Entrevue avec Olga Narepecka

« Ce qui pour moi était vraiment intéressant, c'est d'apprendre qu'une grande communauté ukrainienne habitait le quartier à cette époque et de voir l'importance que jouait son centre culturel de quartier pour les jeunes au quotidien. »



EMILY MCLOED

Entrevue avec Ginette Houle

« J'ai bien aimé mon expérience, surtout parce que j'ai réussi à faire mon entrevue en français. »



LUCRECIA OCHOA

Entrevue avec Monique Chénier

« Mon entrevue avec Mme Chénier a été particulièrement captivante. J'aime l'histoire et elle m'a raconté des moments pleins d'authenticité. Une époque où la vie des femmes de Pointe-Saint-Charles, où j'habite, était très différente de mon expérience des trente et une dernières années. »

Entrevue avec Louise Doré

« Ma première expérience comme journaliste à vie a été celle d'interviewer Mme Louise Doré. J'ai trouvé passionnant d'avoir accès à des récits, des parcours historiques que je ne connaissais pas, et qu'elle a vécus au Carrefour avec les gens de Pointe-Saint-Charles. »



LORRAINE BISSON

Entrevue avec Micheline Galarneau

« Première entrevue à vie pour moi. J'étais plus nerveuse que cette dame qui était d'un calme... Cette entrevue m'a permis de me découvrir des qualités enfouies profondément. J'ai su écouter et poser les bonnes questions. Merci Mme Galarneau. »

Entrevue avec Yvonne Martin

« Je connais Yvonne depuis quelques années. Je savais donc que cette entrevue serait très agréable. Je ne connaissais qu'une infime partie de sa vie, j'ai découvert une nouvelle Yvonne avec un vécu très impressionnant. Merci Yvonne ! »



CAMILLA TURCOTTE

Entrevue avec Francine Gagnière

« J'ai beaucoup aimé cette expérience d'aller chercher ce qu'on voulait vraiment. J'ai adoré que la personne entre dans les détails. »

Entrevue avec Carlos Ochoa

« J'aurais aimé rester plus longtemps en conversation avec les personnes que j'ai interviewées ! »







« Nous, on félicite le monde
qui a participé à ce projet du
Carrefour. C'est bon pour tous les
participants et le quartier.
C'est un bon travail. »

Achevé d'imprimer en septembre 2018
sur les presses de l'imprimerie Sisca.

Cet ouvrage est entièrement produit au Québec.